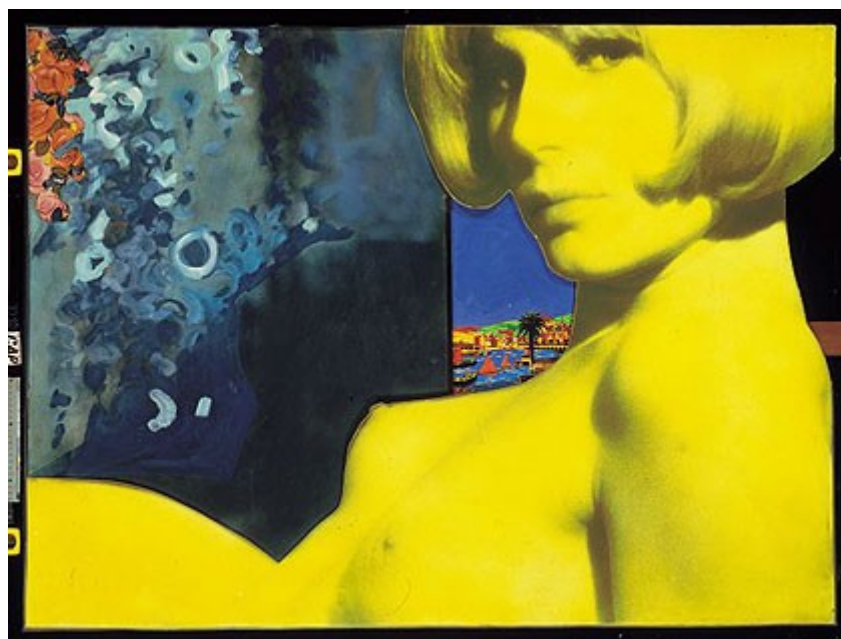


La pièce inépuisable

Gao Tian



Février 2008

La jeune fille qui a la chance d'être belle : Je me sens abandonnée et incomprise. Le matin je me lève et me rends à la fenêtre, ma fenêtre, cependant je ne remarque rien, le soleil n'éprouve pour moi aucune considération particulière. J'envie mon voisin. Il est laid et commun, si j'étais à *sa* place je ne me sentirais pas gâchée.

Le vieil homme stupide : S'il est laid il n'est pas commun.

La jeune fille qui a la chance d'être belle regarde un temps le vieil homme puis va près du porte manteau à l'autre bout de la pièce, cherche dans sa veste quelque chose, on entend un bruit de clé, en tire une cigarette, on voit un paquet dépasser, pas en carton mais en papier, la cigarette est toute blanche, elle prend une petite boîte d'allumette sur la table de chevet à côté du lit et retourne se mettre contre la fenêtre en tournant le dos au vieillard qui de toute manière ne la regarde pas. Il est plongé dans un livre, on entend le tic tac d'un réveil.

Ils sont dans une sorte de chambre d'hôtel-studio

Elle se retourne subitement :

Je ne te comprends pas. Est-ce l'âge ? Est-ce que le simple fait que le temps passe te rend plus sage, est-ce que le temps est comme le sable qui transforme la barre de fer en aiguille ? Est-ce que le temps ralentit ? Est-ce que toi aussi au fond de ton cœur tu es petit ? Est-ce que tes sentiments vieillissent ?

Il la regarde un temps avant de lui répondre.

Le vieil homme stupide : Je suis un code barre, inutile et omniprésent.

Elle : Que me chantes-tu donc là ? Avec tes cheveux grisonnants et ta curieuse manière de toujours te raccrocher aux pires instants, tu es sans conteste le plus humain de nous deux dans cette pièce.

Lui : Et si, et si l'homme n'était pas le plus haut degré de raffinement, si la civilisation, la démocratie, ta conception de la nature, l'amour, Dieu, toutes ces choses qui tiennent à cœur, qui te mains- tiennent, si à tout cela je rendais la liberté et que tes certitudes redevennaient croyance, penserais-tu encore à regarder ce magazine de mode à côté des allumettes.

Elle relève la tête du magazine, prend les allumettes en tire une de la boîte, allume sa cigarette en s'y reprennant à deux fois, du temps passe et alors qu'on ne s'y attendait plus- le vieil homme était retourné à sa lecture.

Elle : Ca y est. Voilà que tu recommences. Ca n'aura donc jamais de cesse. Au fond il s'agit bien toujours du même et unique problème ma superficialité te dérange. Elle confond ta lâcheté car elle nous rappelle sans cesse ton intolérance.

Elle mâche ses mots et lui aussi.

Elle : Tu crois atteindre des sommets de profondeur, n'est-ce pas. As-tu seulement atteint un fond ou un sommet où ton égo démesuré de petit citadin péteux ait pu s'ancrer, laisser une trace mais surtout te retenir, as-tu atteint le bout de quelque chose, quelle est donc cette magnifique solution qui va t'empêcher de glisser irrémédiablement vers la mort, *ta* mort.

Lui : Je mourrai et toi aussi. Mais pour se faire il nous faut vivre.

Elle *adouci* : Je regarde souvent les nuages. Ils passent toujours. Quand tu observes un nuage tu regarde une masse en mouvement qui progressivement au cours de son passage s'amincit et coule. Disparaît.

Lui : Tu ne regardes pas les bons nuages.

Elle prend la télécommande posée sur le lit et appuie sur un bouton, ce qui allume le petit écran en face du lit.



Parfois caché sous la cuvette des toilettes
J'entends les cris des enfants du petit chat que j'ai noyé
Ce n'est sans doute pas très gai
Mais je vous prie me croyez
Ce n'est rien comparé
A ce que sans doute doit imaginer
Mon violeur et pédophile voisin meurtrier

Certains sont comme des étoiles filantes,
Ils passent sur terre, comme un kamikaze dans un couloir
Une voiture sur un passage clouté
Un sdf sur un banc glacé,
Tous les jours à la télé on veut vous faire croire que les héros
sont européens
Mais à l'exception de Faulkner et de quelques copains,
Les gentils ont rejoint al Quaida

Parce qu'à ma connaissance,
C'est l'hémisphère nord qui continue à faire tuer les enfants
Je vous parlerai bien du peuple tanzanien
S'il en restait seulement un.



Devant le lavabo les plus sales pensées, les plus tristes,
n'empêche mes yeux de rester sec, l'eau chaude de couler, mes
mains de briller de sentir bon et d'être propre.
Je me brosse les dents pour éviter les attaques acides,
Je me bouche les oreilles pour éviter les attaques racistes

Parfois je tiens plus du jus de fruit pressé, citron ou orange que
de la caféine salé.

*Et plus le chanteur chantait et moins le sens de ces mots aux
oreilles des spectateurs ne résonnaient.*

Si ça ne voulait rien dire absolument rien je me tairais...

Le public : peut-être tu ferais mieux de te taire !?

Le chanteur : Oui, mais dans ce cas là, qui m'écouterait.

La retransmission a été coupée à ce moment là. Ainsi en avait
décidé le président. Pendant que les publicités *passaient*, il

continuait tout seul dans le noir sans son public à chanter.



Jessy James n'aimait pas mangé de steak haché, il passait toutes ses journées dans la cuisine de sa femme avec ses deux enfants à se cacher.

Les indiens ne sont pas tous très bien, comme les clochards de ma rue, ils ont trop souvent le cafard,

Comme tu es très avare tu passes le matin sans rien lui donner.

Ton porte monnaie est bourrée à craquer de pièce.

Les soirs tu te plais quand toutes les lumières sont éteintes, et que le plus sécuritaire silence point, à les rassembler dans une grande marmite en bronze. Tu les coupes avec du lait et ensuite pendant une heure laisses le tout bouillir fondre, se mélanger. Tu rajoutes quelques œufs et laisse reposer. Puis tu ouvres le mixer, enfiles ton jogging à capuche, le petit matin t'attend froidement, les mitaines saisissent la mixture et la cale au fond de ton gosier.

Une telle énergie t'envahit que tu as juste le temps de réaliser que tu es déjà en haut de l'escalier.

La porte de la cellule se referme derrière lui.

Le gardien : Et si tu ne revoyais plus la lumière du jour.

Le détenu : Alors je garderai mes paupières closes et j'imaginerai le plus beau des ciels.

Le gardien : le soleil y brillera ?

Le détenu : non ce sera la lune, et je mangerai avec ma femme des pop corn à demi allongé sur une pelouse, un film sera projeté en plein air. Il racontera l'histoire de ta vie.

Le gardien : de ma vie ? Pourquoi ?

Le détenu : parce que moi je serai mort, grillé sur cette chaise.

Le gardien l'observe. Il s'en va. Il sort. Un parking.

L'homme 1 : Ca y est tu es sorti ?

L'homme 2 : Non ce n'est que mon ombre.

L'homme 1 : Je suis désolé. Comment va ta femme ?

L'homme 2 : Elle est morte hier. D'ennui je crois.

L'homme 1 : Ah. Et toi ça va, tu encaisses ? Comment le vis-tu ?

L'homme 2 : Est-ce que tu as déjà mangé des raviolis chinois ?

L'homme 1 : Non jamais.

L'homme 2 : Ne me mens pas.

L'homme 1 : Si juste une fois, un seul et j'ai tout vomi.

L'homme 2 : Elle s'asseyait sur le sofa rouge près de la fenêtre, je me rappelle surtout de ses lèvres. La fumée les caressait pendant que je passai mes doigts dans ses cheveux blonds, elle portait des chaussures à talons hauts. Ses longues jambes la précédaient toujours d'un pas.

L'homme 1 : On ne sait jamais ce qu'ils mettent dedans. Et puis il y a l'odeur, tu en as déjà senti un, ça pue, on sait jamais ce qu'ils mettent dedans.

L'homme 2 : Elle vivait la plupart de sa vie dehors.

L'homme 1 : Elle en mangeait donc souvent ?

L'homme 2 : Et quand elle revenait elle portait sous ses yeux les marques de terribles rencontres.

L'homme 1 : Certains préfèrent utiliser des baguettes.

L'homme 2 : C'est qu'il faut être délicats avec ces *choses-là*.

L'homme 1 : Tu ne trouves pas qu'il fait un petit peu froid.

Le silence. Si on peut appeler silence le passage continuel des voitures sur la route à quelques mètres.

L'homme 2 : Ce qui me manque le plus ce ne sont pas ses pieds, ni ses mains, ni son visage, ni même ses seins, ce sont ces cheveux, ah comme j'aimais y passer mes mains, mes journées,

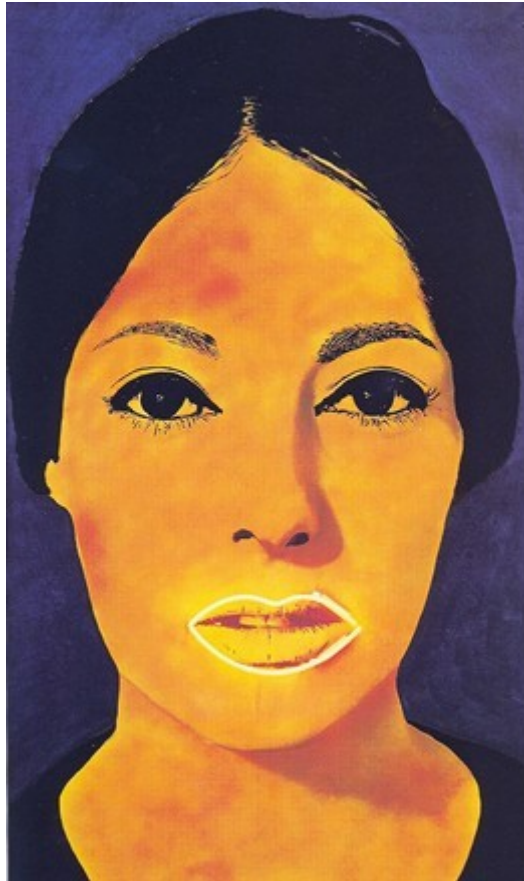
et leur parfum.

L'homme 1 : Je dois y aller je te téléphonerai.

L'homme 2 : Le blond de ses cheveux racontait tout une histoire et puisque tu le souhaite je m'en vais te la raconter.

Un jour, c'était il y a fort longtemps, il vivait un homme assez vieux dans une petite cabane au fin fond de la campagne américaine. Sa modeste demeure était encerclée en cet agréable mois d'août par un jaune comparable à celui du soleil.

L'homme passait son temps, sur un banc à quelques pas devant la porte de chez lui, à mâcher de vieux mégots de cigarettes que très rarement il prenait plaisir à fumer. Un jour le beau ciel bleu s'assombrit et une tempête éclata. Le contraste entre le jaune du blé et le cyan de la voûte céleste laissait notre homme rêveur. Il s'assoupit. Un ours le réveilla et plus jamais il ne fut seul. Presque malgré lui sommes-nous tentés de dire.



Un scarabée se pose sur une voiture devant, il marche quatre secondes sur le capot blanc et disparaît. Soit il s'est envolé et dans ce cas ce n'était pas un scarabée, soit il a basculé de

l'autre côté sans qu'on le remarque. Soit il est devenu subitement invisible. Soit la voiture l'a absorbé.

Le vieil homme à la fille qui ne mérite pas d'être belle : Au soir de ma vie il ne reste plus qu'une seule bougie. Je la prends dans mes deux mains la lève au dessus de ma tête, précautionneusement...

La fille : Je la souffle.

La lumière s'éteint.

Sur le quai. Une gare le matin perdue dans la brume. Le train n'arrive toujours pas.

L'homme à la valise : Cette absence ne présage rien de bon.

L'homme qui l'accompagne : Vous pensez qu'il s'agit une nouvelle fois des frères Delaveyn.

L'homme à la valise : C'est fort probable...

Il serre les dents.

L'homme qui l'accompagne : Mais diantre que fait la Compagnie. Qu'ils agissent.

Dans la ville déserte juste à côté, rien ne se passe.

Des enfants jouent aux billes près d'un muret qui leur procure de l'ombre, ils portent des bermudas verts. Ils sont trois garçons. Le soleil se dresse haut dans le ciel. Il est midi donc il est quatre heures. La partie bat son plein quand soudain surgit de nulle part

La mère : François, il est l'heure de rentrer.

François : Mais mère, nous sommes, mes camarades et moi en plein cœur d'une partie qui s'avère passionnante, ne serait-il pas possible de reporter de quelques minutes cet impromptu retour que vous me proposez.

La mère : François ne soyez pas insolent.

Le narrateur : Depuis ce jour, les enfants, François n'a plus jamais tenu tête à sa mère. Et il vécut heureux. Car le plus important, entendez moi bien, c'est la piété filiale.

Un enfant : Dis, monsieur, c'est quoi la piété filiale ?

Le narrateur : C'est quand le soleil se lève le matin et se couche le soir. C'est quand la lune se lève le soir et se couche le matin. C'est quand les étoiles se promènent dans le ciel la nuit et repartent au petit matin, c'est quand tu mets tes chaussures autour des bons pieds.

Un autre : Ben moi, je suis ambidextre des pieds, je peux mettre n'importe quelle chaussure sur n'importe lequel de mes pieds.

Le narrateur : Non toi tu es handicapé. Tu as perdu tes jambes à l'âge de cinq ans parce que tu as marché sur une mine anti-personnelle.

Encore un autre enfant : Moi aussi je suis handicapé ? La piété filiale c'est pour les handicapés ? Ma maman elle dit qu'ils lui font vraiment très piétié.

Le dernier enfant : Même qu'il ne faut pas piété au lit.

Le narrateur décontenancé se lève, il remet ses chaussures, se dirige vers la porte, l'ouvre, un soleil aveuglant pénètre dans la pièce, la porte se referme, le soleil disparaît, les enfants aussi.

Dans la salle vide au milieu du silence, un chant résonne :

La voix mystérieuse : Les toiles d'araignée vide appellent leur plus lointains cousins à venir s'y échouer. Sourd l'abeille au dard mortel se perd sur une oreille. La pile de carte s'écroule au moment où le joueur agacé sent une violente douleur monter dans son bras. Il ne sert plus à grand chose de courir une fois piqué. Il renverse une bouteille dont s'écoule un liquide bleu. La pendule tourne. Blessé il s'effondre sur le sol. Une ambulance vient le chercher. Les médecins ne savent que penser de cette situation. Ils lui font préparer d'étranges concoctions, qu'il doit avaler la tête en bas, le bras levé, debout sur un pied ou encore allongé.

Sa famille lui rend visite couché dans le lit, il lève son bras plâtré pour les saluer.

La famille : Dans quel état ils t'ont mis, oh, mon pauvre malheureux comment te sens-tu ?

Le malade : HUUUHOOOHUUUU.

La famille : Est-ce que tu sens des picotements à ton poignet ?

Le malade : HUUUHOOOHUUUU.

La famille : Tu n'as pas soif au moins ?

Le malade : HOOOHUUUUHOOOO.

La famille : Tu as regardé la télévision hier soir ?

Le malade : HUUUHOOO....

La famille le coupe

La famille : Il y avait un très mauvais documentaire comme d'habitude, entrecoupé de très mauvaises publicités, comme d'habitude et suivi d'un très mauvais film, comme d'habitude.

Le malade : HUU...

La famille le coupe encore une fois.

La famille : Sais-tu ce que c'est que de souffrir ?

Le malade : HUUUUUUUUUUUUUUUUUU !!!

La famille : Ta femme t'a quitté, tes enfants se sont suicidés, ta société est ruinée, tu ne pourras plus jamais marcher, on peut prouver que tu as regardé des films pornographiques depuis ton PC.

Alors seulement, le malade se tut. Et c'est dans le plus grand des silences qu'il mourut.

La voix mystérieuse : Paix à son âme, qu'elle repose dans un coin tranquille. J'ai connu un homme qui portait une veste en mouton beige et qui dormait près d'une voie d'autoroute. Il ne pouvait se passer du bruit des voitures qui défilent à toute vitesse. Un jour il y eut un énorme bouchon. D'abord, la circulation ralentit, puis s'immobilisa complètement, pendant des heures et des heures, si bien que tous les automobilistes sauf un, coupèrent leurs moteurs. Notre homme, habitué au ronronnement des voitures, désespéré, prit une corde, de l'élan et un pont, et finit par se suicider.

Inconnu 1 : Quitte à dire quelque chose autant dire ce qu'il faut.

Inconnu 2 : Quitte à ne pas dire grand-chose autant se taire.



Un train passe et la cheminée de sa locomotive crache une épaisse fumée noire. Le vieil homme l'observe par la fenêtre. La jeune fille qui ne mérite pas d'être belle se déshabille dans son dos. Il se retourne.

Le vieil homme : Il est tard, tu ferais mieux de rentrer.

La jeune fille dans son dos est complètement nue. Elle se rhabille.

La jeune fille : Je ne rentrerai que quand je l'aurai décidé.

Le vieil homme se passe la main dans les cheveux, il fouille dans sa poche et tire une cigarette noire. Un parfum de vanille envahit la pièce.

Le vieil homme : Isabelle...

Isabelle : Désiré...

Désiré : La nuit où je t'ai rencontrée, la lune brillait comme elle s'apprête à le faire. Le ciel était clair, ce qui était remarquable car nous nous trouvions dans une ville polluée. Je marchais dans la rue en regardant passer les étoiles et les gens.

Isabelle : tu portais un pantalon couleur crème, une veste, légère, couleur crème, et bien qu'il fasse nuit, des lunettes de soleil aux verres noirs.

Désiré : La nuit était si claire. Je ne sais plus pourquoi, j'avais tellement soif, je cherchais désespérément une fontaine pour me désaltérer : la fontaine la plus proche, dont l'emplacement était le seul dont je pus me souvenir ce soir-là, ne fonctionnait pas. J'avais si soif, pourtant quand je t'ai vue passer, j'ai tout oublié.

Isabelle : Je... Chut.

Ils coupent la lumière. Un homme entre dans la pièce.

Homme dans le noir 1 : Regarde.... Mais regarde.

Homme dans le noir 2 : Aïe... fais donc attention au lieu de donner des ordres. Tu es un professionnel ou un amateur. Sois plus prudent, j'ai failli me prendre la statue sur le pied. Tu sais le prix que ça coûte ?

Homme 1 : Tu as bien débranché l'alarme. Dis, pssst, tu as bien débranché l'alarme ?

Homme 2 ou 3 (toujours dans le noir) : Oui bien sûr, c'est débranché, tu n'as qu'à vérifier si tu veux.

Homme 1 : Non, non c'est bon, je te fais confiance. Et psst, l'alarme est débranchée je confirme, vous pouvez venir les gars.

Homme 3 ou 4 : Ok, on ramène les sacs ?

Homme 1 ou 2 ou 3 : Les sacs ? Merde vous déconnez ou quoi, on a revu le plan dans le camion il y a pas quinze minutes. Qu'est-ce que vous me foutez. Qui m'a flanqué de pareils blaireaux, ils sont plus amateurs que...

Homme(s) 3 ou 4 ou 3 et 4 ou 4 et 5 : Non mais je... nous... parce que

Homme 1 ou 2 : Fermez vos gueules, je crois qu'ils reviennent.

Homme(s) ????: Barrez- vous !

La lumière s'allume, au milieu de la pièce sur un coussin, un homme nu est assis en seiza, il ne bouge pas.

Une femme en robe de soirée noire entre. Elle porte un collier argenté et des chaussures à talons de couleurs variantes : d'abord rouge puis blanche puis noire. Elle tient un porte-cigarette vide dans la main droite, elle le porte à ses lèvres régulièrement.



La femme : Steve m'a tout dit.